

Le musée vide

Lise Kervennic

« Les biens
constituant les collections des musées de
France font partie du domaine public et sont,
à ce titre, inaliénables ». Ancien art. L 451-5 du
Code du Patrimoine abrogé le 10 juin 2039.

I. Un musée, c'est simplement...

La foule V.I.P. évolue dans le grand hall vide du musée d'Orsay. Du haut de l'estrade, je les regarde s'emplier de petits-fours aux saveurs moléculaires.

Les observer ne me rend pas nostalgique. Ils ne sont pour moi qu'une masse informe de visiteurs en tenue de soirée, un brouhaha de rires contenus, et si je tends l'oreille au fond sonore, ils sont même d'agréables cliquetis, le bruit de l'écoulement d'une rivière de diamants. Décidément, je ne suis pas nostalgique, rien n'a changé.

Il m'a été demandé de couper le bandeau rouge, symbole de la percée vers le musée de demain. Dans quelques instants, je dévoilerai au public ce qu'il est venu chercher, une information exclusive, qui, leur a-t-on promis, changera l'expérience de l'art à tout jamais. Mais avant cela, il assistera en grande pompe à la mise en caisse publique du dernier tableau, ému et aviné il acclamera, prêtera l'oreille au long discours d'adieux de monsieur le directeur et enfin, applaudira fort et par convenance.

Orsay a progressivement été vidé de ses oeuvres et de ses gens jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'elle, la Vénus anonyme, et moi, conservatrice d'un seul et unique tableau, une huile sur toile invendable. L'amendement le précisait : la condition à la reconversion des lieux était le placement sécurisé et scrupuleux de chaque oeuvre, jusqu'à la dernière. J'aurais pu rester comme cela des années, à préserver 57 400 m2 de surface inutile. Zéro client pour *L'origine du monde*.

À droite du gros de la foule, sur une banquette de plusieurs mètres de long, sont disposés quelques convives penchés sur leurs écrans. Le monde devient laid car on ne le regarde plus. Je dois être nostalgique.

La mort a été compliquée à vendre, elle aussi. *L'enterrement à Ornans*, mise en terre grand format, a finalement été acheté par un franc-maçon italien.

Tout comme les sujets historiques. Prenez *Les romains de la décadence* de Thomas Couture. Voyez leur beauté avant la chute. Ils s'amusaient. Les clients détournent le regard jusqu'à ce qu'enfin *Les romains* se terminent dans un fond d'investissement

du Colorado.

À l'heure dite, il me faudra attraper cette grande paire de ciseau, elle tranchera en deux le ruban de soie rouge. On m'a précisé, net et précis le coup de ciseau, sinon l'effet « whaou » n'est pas là, le découpage devient laborieux, quasi impossible d'en venir à bout, gênant pour tout le monde. Si je coupe bien comme il faut, monsieur le directeur tirera la seconde suivante le rideau dissimulant la nouveauté, crainte et désirée comme la face cachée de la lune. Que va donc devenir celle qui fut gare, salle des ventes puis musée, vidée de ses huiles, de ses pastels, de ses céramiques ? Le public, de manière générale, prend un air concerné par la question.

« Votre attention, s'il-vous-plaît. La mise en caisse de la dernière oeuvre du musée d'Orsay va maintenant avoir lieu ! » Elle marque la fin de ma mélancolie et je devrais être heureuse mais au moment où les techniciens gantés de blanc placent l'oeuvre dans sa boîte, je m'effondre discrètement. La foule sélectionnée se presse tout autour d'elle, ils peuvent jeter un dernier coup d'oeil à la touche de Courbet. Une femme emprunte la pochette du costume de son voisin afin d'essuyer ses yeux humides.

Le hall est silencieux maintenant. Les techniciens referment délicatement la caisse, ils la scellent à l'aide de visseuses électriques et se retirent avec l'attitude qui leur a été commandée, respectueuse. Le silence devient pesant, on fait quoi maintenant, alors un invité inspiré hurle dans la foule « Courbet, Génie ! Vive Courbet, Vive la France ! » et tout le monde applaudit. Les serveurs le prennent

comme un signal à circuler et la soirée redémarre.

Quand je pense qu'hier encore, personne ne voulait de cette superbe vulve. Le poil n'est plus au goût du jour. Plus le musée se vidait, plus la pauvre fille semblait écarter les cuisses. Au bout de quelques mois, je l'entendais presque gémir dans sa salle, esseulée. J'étais donc à deux doigts d'épiler *L'Origine du monde* le jour où un cousin du roi suédois, que la toison baroque ne rebutait pas, a consenti à l'accueillir dans sa collection privée.

Un jeune homme aux yeux verts m'aborde : « Bonsoir chère madame, c'est moi qui ai acheté le *Fifre* de Manet. On s'est parlé au téléphone.

- Ah, c'est vous ! Je suis ravie de vous rencontrer. Comment va-t-il, notre petit musicien ? Vous l'avez confié au musée de Montréal comme convenu ?

- Peut-être un jour, nous verrons. En attendant des garanties de sécurité solides, il est au port franc de Genève. » L'enfant n'est pas sorti de sa caisse depuis au moins deux ans. Je souris et prend congé du père irresponsable. Tout cela ne me regarde plus.

Les invités rentrent chez eux maintenant, je les regarde tituber sur les quais de Seine, pas impossible que l'un d'eux trébuche et se noie. *L'Origine du monde* s'éloigne à peine dans un charter qu'ils sont déjà comme des enfants perdus. Je suis nostalgique. J'ignore pourquoi, mais j'aimais ces choses ensemble.

II. ...des choses

Imaginez 100 milliards de dollars dans 150 000m².

Moi, je veille. Je veille au grain sur le port franc. Il y a presque 200 ans, l'un de mes arrière-arrière, mon ancêtre, veillait lui aussi et au même endroit. Gardiens du port, de père en fils. À l'époque, c'était sur des céréales. Au temps où l'art était moins précieux que la nourriture. Je veille sur du non-périssable, mais comme je dis toujours, c'est excellent de nourrir son âme.

J'y passe tout mon temps, dans ce bunker antisismique à hydrométrie constante. Certains me disent c'est pas une vie, Nico. Ils réalisent pas, dans le monde d'aujourd'hui, mon idée est la meilleure. Personne n'est à l'abri d'être secoué. Même à Genève. Tu rêves sous ta couette et d'un coup, BAM ! La terre te couche sous une tonne de gravats. Ici, rien ne peut m'arriver, même les bombes ne peuvent pas passer. Je bénéficie de la haute protection de trésors de l'humanité.

Depuis que les français se mettent à vendre, les journées, c'est de la folie. Pas un jour sans que débarque Vinci ou Malevitch. Enfin, il paraît, car les oeuvres ne sont pour moi que des codes barres. Les caisses restent scellées. En gros : je colle une étiquette puis je reporte les entrées et sorties dans une base de donnée aussi sécurisée que nos murs en béton armé, une forteresse quantique, le logiciel

MétAlcazar. Ensuite, on transporte jusqu'à l'emplacement prévu, on aligne, on pousse, on fixe. Tout est conçu pour que la caisse survive à l'Homme. Un jour, il n'y aura plus personne pour les ouvrir, enfin peut-être que si, qui sait.

Les clients comme les oeuvres, je ne les vois pas. On est là pour ça, accueillir et protéger sans que les propriétaires n'aient à se soucier de rien. Parfois je me dis, Nico y a rien dans ces caisses, elles sont vides Nico, simplement lestées d'un poids pour mon imagination ! L'existence du contenu des caisses repose simplement sur la confiance que je porte à leurs expéditeurs. On fait un boulot abstrait.

Le soir, je m'endors au -18, niveau le plus sécurisé. Parait qu'on y range Gutenberg. Je m'y range aussi entre 20h et 6h du matin. On peut pas faire plus près du noyau terrestre. J'ai négocié ça avec la paye, mon voyage nocturne au centre de la Terre. Le boss était pas contre, il m'a dit comme tu veux Nico, tant que les frais du déménagement restent à ta charge.

J'en parle jamais mais elle chauffe, là-dessous. J'entends son bouillonnement la nuit, sa rage. Depuis quelques jours, le béton ciré est chaud sous mes pieds. J'aime bien, ça me rassure que la Terre réponde.

S'ils existent ces tableaux, je les comprends. On a la même existence, écartée. Mettre le nez dehors, ça nous dit de moins en moins. Bientôt au milieu du chaos, on s'éternisera, eux et moi, dans nos caisses anti-tout.

III. ...ensemble.

« Constance vous attend », dit la médiatrice culturelle en indiquant l'entrée de l'oeuvre au visiteur.

Après avoir traversé le cadre doré, il entre dans une pièce belle et sombre. Un filet de ciel bleu s'étire à la verticale entre deux lourds rideaux de velours vert sapin. Le visiteur s'avance et le parquet grince.

Avant d'atteindre le centre de la pièce, avant d'atteindre le lit, il s'attarde sur quelques feuillets éparpillés sur un bureau de dame. La plume a été abandonnée sur le papier, et l'encre a formé une grosse tâche noire qui continue de grignoter la belle écriture manuscrite. Il la regarde s'avancer, fasciné par la marée noire qui emporte la pensée de Constance, ses désirs noyés.

Le visiteur s'approche maintenant des inspirations et expirations endormies. Il fait le tour du lit. Dehors, il n'y a pas un oiseau qui chante, pas un sabot sur le pavé, c'est le silence.

Les cheveux noirs de Constance sont dispersés sur l'oreiller. Elle dort les bras en croix, comme flottant sur le dos.

Le soleil brûlant de dehors s'est infiltré dans la chambre et a remonté le drap rayé bleu et blanc, qui ne couvre plus que le bras gauche et les épaules. Le visiteur frôle des doigts le drap légèrement humide. Le sein droit dévoilé est rond, pesant. Le visiteur s'assied au bord du lit et pose sa main sur le ventre tangible qui monte et qui

descend.

Dans son sommeil elle bouge, et en bougeant elle écarte les cuisses. Le visiteur ose enfin regarder cet endroit qu'il connaît bien. Le poil brille, et il est doux, la carnation pâle de l'éclat de chair fige le visiteur : Dieu est mort mais le sexe de Constance a transcendé l'espace et le temps. Il est éternel dans une civilisation sans éternité du visiteur.

Comme prévu, elle sort de sa sieste, ouvre les yeux, ils sont noirs eux-aussi. « Tu es là », dit-elle. Elle pose sa main, cette main que le visiteur n'avait pu qu'imaginer (comme son visage, comme ses genoux, comme ses pieds) et la serre doucement autour du poignet du visiteur. « Viens ».

Plus tard, le visiteur baisse la tête pour traverser à nouveau le cadre doré. La verrière bruyante du musée d'Orsay lui rappelle que dehors, il pleut des cordes. Il en profite pour s'asseoir un peu, regarder la foule se presser à l'exposition Courbet. Tout le monde désire connaître *L'origine du monde*. La médiatrice culturelle s'approche de lui : « Qu'elle expérience vous fait envie maintenant ? Direction Pont-Aven, une balade nabis au bois d'amour ? »